

Satellite L'univers sensible de Nelson Henricks

Manon Tourigny

Volume 22, numéro 4, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourigny, M. (2004). *Satellite* : l'univers sensible de Nelson Henricks. *Ciné-Bulles*, 22(4), 58–59.

L'univers sensible de Nelson Henricks

PAR MANON TOURIGNY

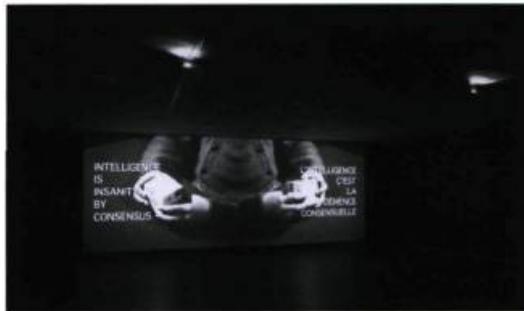
Dans le cadre de son programme de projet en art actuel, le Musée des beaux-arts de Montréal accueillait cet automne l'installation *Satellite* du vidéaste Nelson Henricks.

Aborder l'œuvre de cet artiste reconnu internationalement, c'est pénétrer dans un univers poétique et sensible. Depuis plusieurs années, Henricks explore l'identité dans sa production vidéographique. Il s'inspire de son propre passé et de récits provenant de sources diverses (événements historiques, faits divers, écrits personnels ou d'autrui). Ces éléments deviennent des catalyseurs qui lui servent à raconter des histoires. L'œuvre de Henricks repose donc sur une recherche de l'identité à travers la mémoire, la famille, l'autre, le monde qui nous entoure, et par ce que les médias nous donnent à voir et à penser. Dans cette quête de soi, l'artiste inscrit également ses préoccupations dans les mots et le langage¹. Nombre de ses œuvres sont produites soient en anglais ou en français (ou les deux) avec des traductions². Cet élément n'est pas banal puisqu'il rappelle les origines albertaines de l'artiste et le fait qu'il soit venu s'installer à Montréal, dans un environnement majoritairement francophone. C'est d'ailleurs à partir de son arrivée dans la métropole que la langue française est introduite dans sa production. Un tel élément rappelle que l'artiste s'est transplanté dans une autre culture qui oscille entre ces deux pôles linguistiques.

Satellite ne constitue pas une somme du travail antérieur du vidéaste, mais en symbolise la continuité. Nous pouvons décrire sommairement l'installation ainsi : un dispositif simple enveloppe le visiteur par la projection d'une série d'images issues d'une autre époque sur deux écrans placés côte à côte, avec une version anglaise et une version française, le tout accompagné d'une musique techno signée Jackie Gallant. C'est d'ailleurs ce qui attire notre attention dès les premiers instants. Les notes nous invitent à pénétrer dans la salle obscure du musée. *Satellite* emprunte

à l'esthétique des événements de la scène électronique, ne serait-ce que par la succession d'images en boucle qui s'appuie sur une musique rythmée. Au-delà de ces considérations générales, cette installation convie le visiteur à vivre une expérience visuelle et sonore qui porte à la réflexion. La trame principale de cette installation est une exploration du corps humain, de ce qu'il perçoit mais aussi de ce qu'il peut ressentir.

De prime abord, il semble ardu de décrire cette œuvre tant elle renferme une multitude d'informations visuelles, sonores et textuelles. Elle ne se laisse pas saisir, elle est fuyante, multidirectionnelle. Cependant, il est possible de pointer quelques dimensions qui émergent de *Satellite* : le rapport au corps, au langage et à la perception. Par ailleurs, il est intéressant de souligner cette réflexion de Françoise Parfait et faisant écho à cette installation : « Paradigme de l'œuvre contemporaine par excellence, l'installation vidéo ne se livre ni ne se consume à l'instant : elle prend le temps qu'on lui donne pour s'ouvrir et ouvrir la mémoire du visiteur par le jeu des sensations et des élaborations mentales³. » Dans ce cas-ci, le spectateur est un observateur actif qui participe à une expérience, celle du regard et de



L'installation *Satellite* de Nelson Henricks

l'écoute. Les images qui se succèdent sur les deux écrans, les phrases contenues dans ce déroulement et la musique qui bat la mesure obligent le visiteur à produire du sens, à s'interroger sur ce qui est en train de se créer sous ses yeux. L'œuvre ne s'appréhende pas sur le moment, mais dans la durée. Il faut être un visiteur attentif aux transformations rapides qui se déroulent durant les 10 minutes de l'installation.

« La vie est organisée par le son. »

Cet aphorisme souligne que *Satellite* est construite autour du corps, et plus précisément de l'oreille et de l'écoute. Nous avons énoncé que la première approche du visiteur à l'œuvre débute par cet appel de l'extérieur de la salle, la musique jouant le rôle d'indicateur à entrer dans l'installation. En fait, la trame sonore et visuelle de l'œuvre repose

1. Il a d'ailleurs participé au scénario du film *Yes sir! Madame* (1994) de Robert Morin.
2. Les bandes *Emission* (1994), *Comédie* (1994) et *Window/Fenêtre* (1997) participent à cette exploration du bilinguisme et de la traduction dans le contenu.

3. PARFAIT, Françoise. *Vidéo : un art contemporain*, Paris, Éditions du Regard, 2001, p. 166.



Images extraites de *Satellite*

sur un vieux documentaire scientifique des années 1950, **Hearing and the Ears**. La voix hors-champ du narrateur explique, sans émotion, la mécanique de l'oreille humaine, en tant que capteur d'énergie et d'ondes sonores. La spirale, motif important dans *Satellite*, réfère au limaçon situé dans l'oreille interne qui permet l'audition. Nous pouvons aussi établir un parallèle entre cette forme spiralée et la présentation en boucle de cette installation qui opère des effets hypnotiques chez le sujet qui regarde. La musique joue un rôle important puisqu'elle bat la mesure et rappelle les pulsations cardiaques, générant des émotions en suivant le rythme des images. Le dispositif de présentation renvoie également au cerveau humain. Deux écrans, deux projections évoquent les deux parties distinctes et adjacentes situées dans la partie du lobe frontal, responsable de la production du langage. Cette possible référence est soulignée par le bilinguisme des aphorismes qui apparaissent devant nous. À gauche, il y a un volet anglophone et de l'autre, un volet francophone.

**« Nous allons vous apprendre
à lire correctement. »**

Le langage sert de moyen de communication et permet de nous exprimer, d'entrer en contact avec les autres. Cela suppose aussi le désir de se faire comprendre et l'utilisation du bilinguisme par Henricks dans le contexte montréalais est pertinente. L'installation fait en sorte qu'il est impossible de capter simultanément ce qui se passe sur les deux écrans. Le visiteur doit faire un choix, selon sa langue maternelle. Un rapprochement est possible entre cette installation et la fonction du cerveau liée au langage. Par son dispositif, *Satellite* utilise chaque écran comme référence aux hémisphères du cerveau. L'artiste joue avec cette double identité qui s'inscrit dans le langage. Ce double « je » s'exprime de manière bicéphale. La traduction se fait souvent au mot à mot, de façon littérale. En fait, il s'agit de créer un miroir du langage parlé par le renversement des mots comme dans « Modern love/Amour moderne ». De plus, l'artiste détourne le format documentaire en y

inscrivant une part de poésie grâce à l'utilisation d'aphorismes (« Les personnages sont prisonniers de l'histoire », « Refuser de jouer est une option », « Tu es tout ce que tu haïs », « L'ambiguïté est obsolète », etc.).

**« Fixer une chose
jusqu'à ce qu'elle perde tout son sens. »**

La psychologie cognitive peut nous aider à percevoir une part de *Satellite*. Cette discipline intègre à la fois la biologie, la psychologie, la linguistique et l'informatique afin d'étudier « [...] les mécanismes de la pensée grâce auxquels s'élabore la connaissance, depuis la perception, la mémoire, l'apprentissage jusqu'à la formation des concepts et au raisonnement logique »⁴. Nelson Henricks explore justement cette dimension de la connaissance, c'est-à-dire comment nous percevons le monde qui nous entoure, en quoi nous sommes des êtres sensibles, connectés avec différentes réalités, comment le corps réagit au stimulus. De plus, la perception du réel peut différer selon chaque personne puisque celle-ci peut être brouillée par un handicap, la surdité par exemple. Il y a donc possibilité d'altération de la perception des objets, des sons ou des événements, une perte de sensibilité face à ce qui constitue notre espace vital. Certaines séquences de *Satellite* rappellent également les taches d'encre utilisées par les psychologues afin de stimuler l'imagination du sujet qui regarde une image. En somme, le cerveau est le siège de la conscience, de l'intelligence, de la mémoire et de l'observation. Nelson Henricks en explore les possibilités dans cette installation.

Constat d'échec

Satellite est un poème surréaliste sur le monde moderne et les idéaux du futur que la science et les médias imposent dans nos vies. Le choix d'utiliser un vieux documentaire des années 1950 illustre, d'une certaine manière, que la foi en un avenir meilleur est obsolète, un objet de la pensée plutôt passiste. Au-delà de la technologie et ses avatars, il y a l'humain. Le corps et le cerveau sont demeurés inchangés depuis des siècles. Ils se détériorent avec le temps et toutes les tentatives de la science d'en améliorer la condition n'y changent rien. Malgré cette recherche du bonheur qui est le lot de tous, *Satellite* souligne avec pertinence que rien ne saura changer notre condition de mortel. ■

Vidéographie des courts métrages de Nelson Henricks :

1988 : <i>Legen</i>	1997 : <i>Window/Fenêtre</i>
1991 : <i>Murderer's Song</i>	1997 : <i>Crush</i>
1992 : <i>Conspiracy of Lies</i>	1998 : <i>Time Passes</i>
1994 : <i>Emission</i>	1999 : <i>Handy Man</i>
1994 : <i>Comédie</i>	2001 : <i>Planetarium</i>
1995 : <i>Shimmer</i>	

4. *Dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1994, p. 55.